

L'art désengagé

Attentats de Paris, crise des réfugiés, percée du Front national... Nombre d'artistes et de plasticiens tiennent leur production à l'écart de ces sujets d'actualité. L'émotion serait-elle mauvaise conseillère esthétique ?

ROXANA AZIMI ET HARRY BELLET

Les récentes mobilisations des artistes contemporains contre les positions du Front national se sont exprimées par des textes, des manifestes, des pétitions, des manifestations parfois joyeuses, souvent inquiètes... mais peu par des œuvres. A contrario, s'il est des artistes pour dénoncer plastiquement la situation des migrants, bien peu se mobilisent par d'autres voies : parmi les huit cents premières signatures de l'« appel de Calais », qui dénonçait les conditions de vie des réfugiés, ne figuraient que celles des plasticiens Thomas Hirschhorn, Sophie Calle et Joana Hadjithomas. Les artistes se désintéresseraient-ils du chaos d'un monde ?

Cette indifférence n'a pourtant pas toujours été la norme. Ainsi Joan Miro, à qui la revue *Cahiers d'art* posait la question de savoir si « l'acte créateur se ressent de l'influence des événements environnants », avait répondu : « Que les puissances de régression s'étendent encore, qu'elles nous plongent un peu plus avant dans l'impasse de la cruauté et de

l'incompréhension et c'en est fini de toute dignité humaine... » C'était, il est vrai, en 1939 : la France et l'Angleterre venaient de reconnaître le gouvernement de Franco.

Pourtant, à la FIAC 2015 et à Paris Photo, deux foires parisiennes supposées donner le pouls de la création contemporaine, la tendance était à un art inoffensif, propre sur lui, hors des fracas du monde. Un seul stand de la FIAC, celui de Hauser & Wirth, prenait pour point de départ les attentats de *Charlie Hebdo* afin de mettre en avant des artistes engagés tels que l'Américain Leon Golub ou l'antifasciste italien Fabio Mauri, montés au front pour dénoncer l'un la guerre du Vietnam, l'autre les exactions de la place Tiananmen. Un choix qui peut susciter une certaine ironie, tant la galerie d'origine suisse est réputée pour son fichier de gros collectionneurs bien plus que pour son engagement dans les grandes causes...

À Paris Photo – qui a été fermée prématurément après les attentats du 13 novembre –, même constat. La majorité des exposants évitaient soigneusement tout message, et encore plus tout engagement politique. Seul Bruno Serralongue rendait compte de la situation des migrants

de Calais, qu'il a commencé à suivre en 2006, soit deux ans après la fermeture du centre de détention de Sangatte. En avril, en retournant sur les lieux, il n'a croisé que des photographes ou des documentaristes, des gens travaillant l'image. Pas un seul artiste. « Ils ne considèrent pas que ce soit un territoire pour l'art, observe-t-il. Peut-être par pudeur, parce qu'ils ne pensent pas qu'on puisse faire de l'art avec la misère... »

Peut-être aussi parce que l'art n'est pas un moyen aussi efficace qu'il y paraît. « *L'art contre le sida ne sert à rien : mettez des capotes* », constatait en 1995 l'artiste Olivier Blancart, un des rares à être restés puissamment inspirés par la chose citoyenne, qui venait alors de passer quatre ans à travailler dans une association de soins à domicile pour les malades du sida. Le même, en 2009, avait organisé un débat devant les élèves de l'École nationale de la magistrature de Bordeaux. Il concernait le procès – inique pour beaucoup – fait dans cette ville aux organisateurs de l'exposition « *Présomés innocents* » (2000), qui, abordant la place de l'enfant dans l'imagerie contemporaine, montrait des images de mineurs nus.

Plutôt que de lui consacrer une œuvre – indignée, cela va de soi –, Blancart avait

jugé opportun de proposer à Jacques Toubon, ancien ministre de la culture mais aussi ancien ministre de la justice, de s'exprimer sur l'interprétation, erronée selon les commissaires de l'exposition, qu'avaient donnée des juges bordelais du nouveau code pénal en l'appliquant à une œuvre d'art : les commissaires étaient poursuivis pour « diffusion de l'image d'un mineur présentant un caractère pornographique » (au titre de l'article 227-23) et « diffusion de messages violents, pornographiques ou contraires à la dignité humaine susceptibles d'être vus par un mineur » (article 227-24). Après dix ans d'une procédure qui est allée jusqu'à la Cour de cassation, ils ont bénéficié du non-lieu.

L'exposition « *Face à l'Histoire* », réalisée en 1996 par Jean-Paul Ameline au Centre Pompidou, avait notamment exploré cet aspect-là : une des leçons que l'on pouvait en tirer, c'est que, dans la représentation des malheurs du monde, la peinture ou la sculpture, au fil du XX^e siècle, ont perdu de leur force et ont été petit à petit supplantées par la photographie, puis par le film. On peut le vérifier encore aujourd'hui. Pour ce qui est de prendre conscience d'un drame, l'image d'un enfant noyé sur

« L'art contre le sida ne sert à rien : mettez des capotes »

OLIVIER BLANCART
artiste engagé aux côtés des malades, en 1995



une plage est bien plus efficace, hélas, qu'une œuvre relevant des arts plastiques. Chris Burden exposa, en 1991, au Museum of Modern Art de New York, une réponse au mémorial de Washington dédié aux soldats tombés au Vietnam : les panneaux de *The Other Vietnam Memorial*, où figurent les noms de trois millions de Vietnamiens tués pendant la guerre. Qui s'en souvient ? La photographie de la petite fille nue courant pour échapper au napalm reste, elle, dans toutes les mémoires.

Cependant, c'est un artiste, l'Italien Maurizio Cattelan, qui a donné aux migrants un monument : neuf corps allongés, alignés comme les cadavres sur la grève, mais taillés dans le marbre. C'est un autre artiste, le Britannique Banksy, qui a produit très récemment images très fortes, toutes peintes sur des murs de Calais. L'une, à proximité immédiate de la « jungle », montre un portrait de Steve Jobs, l'un des créateurs d'Apple, un baluchon sur l'épaule : l'artiste rappelle ainsi que le père du fondateur d'une société qui a rapporté 7 milliards de dollars au fisc américain était un émigré syrien... Une autre représente une fillette observant l'horizon à travers une longue-vue sans voir le vautour qui est posé dessus et qui la regarde avec gourmandise – ou voracité. La troisième reprend l'image du *Radeau de la Méduse* (un choix qui n'a rien d'anodin, Géricault étant avec cette œuvre l'auteur, sans doute à son corps défendant, du premier tableau politiquement engagé – au sens où il critique le pouvoir en place – de l'histoire de l'art), sauf qu'à la place du navire de sauvetage qui apparaît à l'horizon dans l'original, Banksy a peint l'un de ces ferry-boats assurant quotidiennement la liaison Calais-Douvres et qui passe, indifférent au sort des naufragés.

Aujourd'hui, les artistes font-ils encore face à l'Histoire ? Certains s'y confrontent, mais sur un mode nominaliste. « La passion du collectif a été remplacée par celle du

sujet », constate l'historien de l'art Paul Ardenne. L'heure est moins à l'indignation de groupe qu'au solipsisme. La culture du doute et l'effondrement des grands récits sont passés par là. Les artistes ne sont plus dans des oppositions tranchées, des positions marquées, voire manichéennes, mais dans une zone grise et flottante. Si les plus en vue d'entre eux se dérobent à toute création par trop politique – sauf parfois sur le registre de la provocation bête et méchante –, c'est que le statut de telles œuvres est bien souvent trouble.

Et le marché n'apprécie pas. Certes, on connaît quelques collectionneurs originaux, comme le gestionnaire de fortune Edouard Carmignac, dans le bureau duquel trônent un portrait de Lénine et un autre de Mao : ce sont des œuvres de Warhol, toutefois, ce qui en atténue sévèrement la charge politique. L'engagement total d'un artiste comme Paul Rebeyrolle, par ailleurs un des meilleurs peintres français de l'après-guerre, explique sans doute les niveaux de prix incompréhensibles auxquels ses œuvres plafonnent, malgré son talent : un banquier – qui ne manquait pas d'humour – avait bien été séduit par sa série « Le Monétarisme », mais les tableaux des séries « Guerilleros », « Faillite de la science bourgeoise » ou « Germinal », c'est autre chose...

Ce point est confirmé par Bruno Serralongue, qui admet vendre peu. Sa galerie, Air de Paris, agit dans le champ de l'art et non du photojournalisme. Son travail colle au réel. Pour autant, impossible de le qualifier de purement documentaire. L'artiste soigne ses compositions, prête attention à la qualité de l'image, mais ne croit pas à la dramatisation tendance Sebastiao Salgado. A la différence de certains photojournalistes, il n'a pas fait semblant d'être en apnée. « Je sais d'où je parle, déclare-t-il. La photographie de presse a tendance à se mettre au plus près de l'événement. Je pense qu'on peut en parler tout aussi bien en étant en position de retrait... »

Rares sont ceux qui renoncent à une exposition, encore moins à une vente, pour des motifs politiques. On peut de ce fait saluer la mémoire d'Arman qui, en 1990, avait annulé une rétrospective destinée à marquer l'ouverture du nouveau Musée d'art moderne de la ville de Nice pour protester contre des propos considérés comme racistes du maire d'alors, Jacques Médecin. Le Libanais Walid Raad, lui, refuse aujourd'hui de vendre des œuvres au musée d'Abou Dhabi tant que la situation des ouvriers des grands chantiers muséaux émiriens reste déplorable. Mais, paradoxe, il ne tourne pas le dos au Qatar, où les droits de l'homme ne sont pas moins bouculés. L'indignation est souvent à géométrie variable...

Comme dit la chanson, « y en a pas un sur cent et pourtant ils existent » : la Maison des métaux, un des rares lieux d'art parisiens particulièrement engagés, reçoit quotidiennement des propositions mixant art et politique. « Il y a une offre foisonnante, et très peu de lieux pour la montrer », se désespère Philippe Mourrat, directeur des Métaux. Et d'ajouter : « Il y a des sujets dont les institutions ne veulent pas entendre parler, comme les prisons ou la prostitution, par crainte de la polémique. C'est de l'ordre de la censure ou de l'autocensure. » Car la politique est une matière hautement inflammable.

Au sens propre, parfois : lorsque la Maison des métaux avait montré la pièce *A mon âge je me cache encore pour fumer*, son auteur, Rayhana, qui dénonce la situation des femmes en Algérie pendant les années noires, avait été aspergée d'essence. Au jeu de paume, à Paris, c'est l'exposition de la photographe palestinienne Ahlam Shibli qui a suscité un branle-bas de combat. Les institutions ne furent pas seulement la polémique. Elles ont les yeux rivés sur la billétrie, qui ne s'affole guère pour les sujets politiques ; même « Face à l'Histoire », malgré ses ambitions, ne fut pas, loin s'en faut, le plus grand succès public du

Centre Pompidou. Pour contourner le problème, le jeu de paume fait souvent cohabiter une exposition historique, qui attire 100 000 à 150 000 visiteurs, et une autre plus contemporaine et complexe, qui n'engrange que 35 000 à 45 000 entrées. « L'objectif, c'est que les deux publics se contaminent », sourit Marta Gili, directrice du centre d'art.

Si la programmation du jeu de paume est à ce point marquée du sceau de l'engagement, c'est sans doute parce que sa directrice est née dans l'Espagne franquiste. « J'avais 18 ans quand on a dû créer une démocratie, rappelle-t-elle. On devait tous mettre la main à la pâte, alors qu'en France les choses étaient acquises, confortables, on ne se posait pas de questions. » Dans les contrées chahutées par les crises et les conflits, les artistes sont bien plus en alerte. L'artiste mexicaine Teresa Margolies n'a pas hésité à séjourner à de nombreuses reprises à Ciudad Juarez, une ville qui, en huit ans, a connu plus de 10 000 assassinats liés au trafic de la drogue. De ces longs séjours elle a tiré une œuvre d'une rare puissance, toute en violence sourde, mais aussi quelques enseignements : « J'ai beaucoup appris de prisonniers ou de la prostitution, par crainte de la polémique. C'est de l'ordre de la censure ou de l'autocensure. » Car la politique est une matière hautement inflammable.

« Plus on s'engage, plus on réduit le champ de la recherche esthétique, plus la forme se confit dans un discours qui triomphe au détriment de l'œuvre »

PAUL ARDENNE
 historien de l'art

Même dans des pays où il est impossible d'échapper aux dures réalités, certains se brident par crainte de la censure. Aux Rencontres de Bamako, biennale de photographie qui se tient au Mali jusqu'au 31 décembre, un seul artiste, le Malien Aboubacar Traoré, illustre la montée de l'intégrisme religieux qui menace son pays avec des personnages dont les têtes ont été remplacées par des calabasses noires, métaphore de l'obscurantisme. « Les gens sont peut-être dans un moment où ils veulent passer à autre chose », relève Yves Chatap, co-commissaire de ces Rencontres. Ou peut-être ne veulent-ils pas être réduits à une situation qui les dépose.

Ainsi, en Iran, l'un des artistes les plus cotés, Farhad Moshiri, affirme ne pas être politique. « J'ai tendance à méchapper des conversations de ce type », confie-t-il. A l'extrême opposé, son confrère Barbad Golshiri aide des familles de prisonniers politiques, lance des pétitions. Sans pour autant renoncer à une pratique artistique éminemment poétique. Il est d'ailleurs l'un des rares à éviter le déficit esthétique qui plombe nombre de travaux militants.

Car l'art engagé est parfois pauvre. Du moins y a-t-il un hiatus entre l'art politique subtil, peu voyant, et l'art pétitionnaire ou contestataire. « Plus on s'engage, plus on réduit le champ de la recherche esthétique, plus la forme se confit dans un discours qui triomphe au détriment de l'œuvre, dont l'écriture se trouve soudain simplifiée », constate Paul Ardenne. L'enfer artistique est pavé de bons sentiments, et ce n'est pas *Massacre en Corée*, de Picasso, certes, mais pas du meilleur, qui le démentira. Paul Ardenne le constate : « L'émotion n'est pas un puissant moteur de créativité artistique. Quelque chose qui sort très vite se traduit par des formes très conventionnelles. » Autrement dit, les grands événements ne font pas les grandes œuvres, *Guernica* étant une exception. Le pire exemple en la matière a sans doute été la Biennale de Berlin de 2012, placée sous le signe de l'agit-prop et des « indignés ». Rien, ou presque, n'était à voir, tout était à concevoir, à enseigner, à débattre. Il n'y avait plus de spectateurs ni d'artistes, mais des citoyens. « Un artiste Podemos, ça ne m'intéresse pas, dit Marta Gili. Un artiste n'a pas à militer, mais à poser des questions, à jouer sur l'ambiguïté. »

Lorsque la contestation prend le dessus, il vaut mieux tourner la page de l'art. L'Allemande Charlotte Posenenske l'a fait en 1968. Cette rescapée de la Shoah a alors mis fin à sa carrière d'artiste minimaliste pour se consacrer à l'activisme social. Dans un manifeste, elle déclarait : « L'art ne peut contribuer en rien à résoudre les problèmes sociaux urgents. » Peu d'artistes consentent toutefois à un tel saut. Même s'il se dit « citoyen avant d'être photographe », l'Algérien Nassim Rouchiche, découvert aux Rencontres de Bamako avec son travail sur les migrants subsahariens d'Alger, a pris goût à l'art. On le sent toutefois tenaillé entre son désir créateur et son souci d'aider ces pauvres hères. « Montrer ces photos à des commissaires, c'est bien pour mon ego, s'amuse-t-il. Mais ce n'est pas suffisant. » ■



© Le Steve Jobs du Britannique Banksy dans la « jungle » de Calais. Le défunt patron d'Apple est représenté avec un baluchon pour rappeler que son père était un émigré syrien.

PHILIPPE HUGLIENWAPP

© La pièce « A mon âge, je me cache encore pour fumer », présentée en 2009-2010

à la Maison des métaux (Paris 11^e), pour laquelle la dramaturge d'origine algérienne Rayhana avait été aspergée d'essence.

VICTOR TONELLI/ARTCOMART

© « Death n°63 », de la photographe palestinienne Ahlam Shibli. Ses images de « martyrs » avalent fait polémique lors de l'exposition que lui avait consacré le Jeu de paume (Paris 8^e), en 2013.

AHLAM SHIBLI

